

Gudrun Utzinger, la vocation d'enseigner,

Lorsque les pionniers de l'école Steiner de Lausanne ont voulu fonder une école, en 1976, il a fallu trouver des enseignants formés à la pédagogie Steiner Waldorf. Ce ne fut pas facile! Ils contactèrent Gudrun Mosimann pour la convaincre de venir travailler à Lausanne. Elle se formait alors à Berne et tenait à acquérir de l'expérience avant de s'engager dans la création d'une école en Suisse romande, ce qu'elle souhaitait ardemment. Parallèlement, un autre groupe de parents la pressait de venir travailler à Genève. Une école valdo-genevoise, réunissant les élèves des deux agglomérations à mi-chemin entre les deux villes, était même pressentie, tant la demande était pressante. C'est Lausanne qui l'emporta finalement, car elle présentait une demande de plus forte, de nombreux élèves de 7-8 ans attendant déjà d'être scolarisés.



Trouver un poste d'enseignante n'a jamais été un souci pour Gudrun, qui a constamment reçu des offres de travail. En revanche, trouver des professionnels formés s'est révélé un combat permanent pour elle. Dès le moment où elle a accepté de venir à Lausanne, il a fallu trouver des maîtresses et maîtres de classe pour se charger de la volée suivante ou remplacer les professeurs qui s'en allaient.

«Alors que nous fixions les salaires en fonction des besoins, je me suis vue verser un salaire de 6000 francs par mois à un enseignant gourmand alors que je ne m'en accordais pas le sixième, vivant dans une chambre de l'école. Mais la pénurie en professeurs était si grande que nous devons retenir les meilleurs comme nous le pouvions. Hélas l'enseignant en question n'était finalement pas aussi compétent qu'il le promettait et nous nous en sommes séparés. Mais j'étais constamment à la recherche de maîtres et maîtresses de classe.»

Gudrun se forme continuellement à son métier, participant à autant de séminaires de formation continue qu'elle le peut. Elle demande alors aux meilleurs de ses confrères et consœurs de venir travailler avec elle. Elle va jusqu'à faire venir sa mère, enseignante à la retraite, pour lui demander de prendre une classe. Madame Mosimann, âgée de 67 ans, rejoint ainsi sa fille à Lausanne, après lui avoir transmis ses connaissances informellement pendant des années. Elle gardera sa classe jusqu'à ce qu'un autre puisse prendre la relève, et se chargera ensuite des cours de travaux manuels et d'allemand.

«Les enfants ont adoré ma mère, quelqu'un m'a dit qu'elle était l'âme de l'école et c'est bien vrai qu'elle l'était!»

Liberté et créativité («On faisait tout nous-mêmes»)

C'est que madame Mosimann s'y connaît en éducation: enseignante dans le public depuis ses jeunes années, elle a choisi d'éduquer ses enfants (qu'elle a eus après 35 ans) à la maison, trop déçue du système scolaire dans lequel ils baignaient.

«J'étais une élève modèle que l'enseignante choyait et mes parents n'ont pas voulu que je me comporte en petite fille gâtée: comme j'étais souvent fiévreuse, ma mère a profité d'un séjour de santé dans les montagnes bernoises pour tester l'école à la maison. Elle a alors pris sa décision, contre l'avis des amis de la famille, celui de la belle-famille et des voisines.»

De la 3^e à la 9^e classe (de 9 à 15 ans) l'école se tient donc en famille. Le père enseigne l'italien et le français, la mère s'occupe du reste. Gudrun, son frère et sa sœur apprennent beaucoup de choses sur le terrain. Les maths s'entraînent en faisant les comptes du commerce des parents et les travaux manuels se pratiquent au jardin. A la demande de Gudrun, la classe de religion se fait finalement à l'école du village, de même que la musique et la cuisine. La famille est très intégrée à la communauté; ils participent au chœur du village. A l'automne, les enfants vont aider les paysans à récolter les pommes-de-terre. «Mes parents devaient beaucoup travailler pour racheter la maison où ils avaient leur commerce et j'avais tout mon temps pour exercer ma créativité, une fois que j'avais fait mon travail à la maison». Les enfants conçoivent des spectacles de marionnettes et de théâtre, des villages miniatures avec les planches et des caisses qu'ils trouvent au rebut, instaurent Carnaval dans le village. La maman est une merveilleuse conteuse et les enfants du voisinage débarquent chez les Mosimann pour profiter des contes de fée, des fêtes, des concerts impromptus. «On faisait tout nous-mêmes». Les parents font confiance à leurs enfants, n'essayant pas de les protéger des conséquences de leurs actes, par exemple lorsque les voisins viennent gronder les bambins trop turbulents. Et les petits apprennent à se débrouiller seuls, à ranger derrière eux. La confiance des parents est un moteur formidable pour les trois enfants. Et ces derniers, qui ne sont pas intellectuellement surmenés, restent ouverts à toutes les formes d'apprentissage.

Gudrun rejoint l'école Steiner de Berne pour sa dixième année, avant de s'inscrire au gymnase puis de se former au métier d'enseignants au secondaire. Elle fait des stages pendant sa formation et de nombreux remplacements dans le secteur public («je sais de quoi je parle quand je m'exprime sur l'enseignement public!») Sa mère la soutient, la conseillant lorsqu'elle enseigne dans une école Steiner. Dès le départ elle sait qu'elle veut fonder une école (ces années-là voient l'ouverture de nombreuses écoles Steiner en Suisse). Elle effectue un stage en Suisse romande, dans une institution pour handicapés à Savigny, puis retourne travailler à l'école Steiner de Berne. Elle rencontre son futur mari à cette période.

Créer une école

Gudrun arrive à Lausanne au printemps 1976 pour participer à la fondation de la première école Steiner de Suisse romande. Un conseiller délégué par l'école Steiner de Berne accompagne les travaux préparatifs dans le but de soutenir la nouvelle école. Première déconvenue: l'école prévue dans les locaux que monsieur Reymond a mis à

disposition en guise de salle de classe ne conviennent pas à la Commune d'Epalinges: un nouveau lieu doit être trouvé très rapidement pour accueillir l'école. La maison de La Cigale, à Vennes, est mise à disposition par la Ville. Elle doit être entièrement restaurée – la bâtisse accueillait jusqu'alors des jeunes femmes avec leur enfant en bas âge et les lieux sont insalubres. Les travaux sont entrepris dès le mois de juillet: des murs sont cassés, les autres nettoyés et tapissés, les sanitaires refaits, le jardin plein de ronces nettoyé...

Tous les parents et les membres du Comité de l'école s'appliquent à la tâche autant qu'ils le peuvent. Gudrun encourage les bénévoles et dirige les travaux alors qu'elle devrait préparer ses cours. Monsieur Kellenberger intervient: «débrouillons-nous tous seuls maintenant, elle doit se préparer pour sa future classe!». En parallèle, les parents intéressés par l'école se pressent chaque samedi pour inscrire leurs enfants. La rentrée est différée d'une semaine pour permettre aux travaux de se terminer. Une grande fête d'inauguration a lieu à Epalinges pour célébrer l'événement. Beaucoup avouent n'y avoir pas cru, l'état de la maison étant tel qu'une rentrée la même année semblait impossible. Le rez et le sous-sol sont dévolus aux cours alors que les premier et deuxième étages sont réservés aux enseignants – Gudrun qui doit vivre sur place, le cabinet de la doctoresse Meystre, la salle des maîtres et une chambre louée à des étudiants. Dix semaines plus tard a lieu le premier Bazar de Noël.

Lorsque des inspecteurs de l'Etat viennent visiter l'école pour évaluer le niveau des élèves et renouveler l'autorisation d'enseignement, le Comité est anxieux: le niveau des élèves n'est pas comparable avec celui du public, l'apprentissage de l'écriture commençant vers sept ans seulement dans la pédagogie Steiner. Heureusement les fonctionnai-



res sont à l'écoute de leurs interlocuteurs: plutôt qu'un examen standardisé ils proposent de visiter les classes et d'établir un rapport sur l'enseignement. Le rapport est flatteur, l'école peut poursuivre son travail.

Enseignements lausannois

Gudrun Utzinger a enseigné pendant trois ans à Lausanne, qu'elle a quitté pour élever ses enfants. Elle y a appris «à avoir confiance, en moi et dans le destin». Quand je lui fais remarquer que cette confiance semblait acquise depuis ses jeunes années déjà, elle rit et parle de flexibilité, d'ouverture aux autres cultures. Elle a dénombré douze nationalités dans l'une de ses classes lausannoises: Suisse, Suède, Danemark, Angleterre, Allemagne, Portugal, Italie, Israël, Etats-Unis... Cette multiplicité de culture l'a enrichie, dit-elle, car il fallait s'adapter à chaque caractère différent.

«C'étaient des portes qui s'ouvraient sur d'autres cultures. J'ai appris qu'on ne pouvait pas mettre tout le monde dans le même moule et j'ai dû être tolérante vis-à-vis des parents qui étaient tous tellement différents. C'était un apprentissage de tolérance et d'émerveillement.

Elle a aussi dû apprendre à demeurer elle-même et d'éviter de se laisser polariser en suivant un groupe plutôt qu'un autre. «Rester neutre était indispensable; je ne devais pas me laisser instrumentaliser, qu'il s'agisse d'un groupe d'intérêt ou simplement d'affinités avec les Suisses-Allemands, qui me ressemblaient plus directement». Elle se souvient de personnes qui incarnaient magnifiquement la neutralité entre les divers «camps:» un coréen qui pratiquait l'eurythmie curative et savait faire fructifier la richesse des relations, un prof d'anglais qui rappelait l'importance du respect au sein du groupe des maîtres. Elle éclate de rire en disant que les tiraillements peuvent se révéler plus intenses encore au sein d'un groupe d'origines homogènes: «les têtes de Suisses-Allemands, c'est pire».

Vœux pour l'école

Gudrun Utzinger appelle à une meilleure prise en compte des besoins de l'enfant d'aujourd'hui. Elle me donne un exemple concret: Rudolf Steiner a écrit que les enfants de la première classe ne devaient pas aller à l'école l'après-midi. Cette règle était valable il y a cent ans mais aujourd'hui? Il vaut mieux qu'ils retournent à l'école plutôt que d'être gardés à la maison devant la télé. Lors de sa dernière expérience professionnelle – madame Utzinger a contribué à fonder l'école Steiner de la Chaux-de-Fonds, fermée après quelques années – elle a voulu que les enfants reviennent à l'école deux fois par semaine, afin de mettre en place davantage d'expériences qui lient les enfants. Elle organisait du jardinage afin d'améliorer la relation avec la nourriture. Elle a proposé des moments de danse – pas seulement d'eurythmie – afin que les enfants aient leur quota de mouvement et d'expériences physiques et musicales.

Elle souhaiterait aussi que l'agressivité soit considérée comme un symptôme naturel à regarder en face. Elle se souvient d'un garçon qui touchait sans cesse sa camarade de classe, au point où les parents de la fillette étaient intervenus, demandant des punitions. Des moments de lutte ont été instaurés dans la classe, avec des règles strictes et des vêtements appropriés. Les parents du garçon ont été invités à prendre un animal domestique, afin que le garçon – un fils unique – puisse obtenir sa part de douceur. Ces

mesures ont pu calmer le garçon qui avait tant besoin de toucher à la vie!

La première chose que madame Utzinger m'a dit quand j'ai sorti mon carnet de notes, c'est qu'il faut cesser de préserver les enfants du travail. Petite, elle a fait les foins et ramassé les pommes-de-terre avec les paysans du village, puis a travaillé au café du coin pour se faire de l'argent. Elle remercie ses parents de l'avoir laissée participer aux tâches quotidiennes du ménage et du commerce.

«Le travail permet d'estimer la valeur des choses qui sont là. On n'usurpe pas la jeunesse de nos enfants en leur demandant de participer à l'effort familial, on leur donne une place et des responsabilités» lance-t-elle encore.

Projets d'avenir

Quand je suis arrivée à Langnau, en train, j'ai immédiatement reconnu Gudrun d'après les photos que Willi Stolz m'avait remises, alors qu'elle doit avoisiner les septante ans. Lorsque je me suis étonnée de sa bonne mine et de sa jeunesse, elle m'a répondu que les enfants la gardaient jeunes (elle enseignait il y a un en encore à la Chaux-de-Fonds et faisait des couronnes de l'Avent à l'école de Langnau il y a quelques semaines. Elle fait de la musique, donne des cours de danse et joue du violon dans un orchestre).

C'est probablement ce qui m'a étonné le plus dans cette rencontre: Gudrun Utzinger, comme Martin Rodi ou d'autres, qui ont marqué de leur empreinte l'histoire de l'école Steiner de Lausanne, vivent intensément le présent. Ils font des projets, continuent à se battre pour une pédagogie humaniste, sont magnifiquement sensibles aux besoins spécifiques de l'enfant.

En décidant d'aller à la rencontre des pionniers de l'école, j'ai craint un moment de me tourner vers le passé, voire de succomber à une certaine nostalgie. Mais la rencontre de personnes comme Gudrun démontre qu'au contraire ces interlocuteurs sont plongés dans le présent, offrant un regard pointu et bienveillant sur le monde aujourd'hui. Et c'est une chance de côtoyer des personnes aussi riches et généreuses. Merci à Gudrun de s'émerveiller encore du monde et de partager si volontiers son regard brillant et amoureux de la vie.